



GUEULE DE PIERRE - 2me PARTIE

1

é t o i l e d u n o r d



Raymond QUENEAU

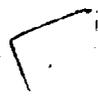


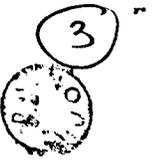
G U E U L E D E P I E R R E

2 è m e P a r t i e



Raymond Queneau





I
(IV)



LA SUEUR DES FETICHES



LETRE DE PAUL FOUARD A LA BELLE DAME





Autour de moi s'étend la campagne dans toute son horreur, le long drap d'ennui et de chlorophylle ~~à l'horizon~~ dans lequel s'enroulent jour et nuit les Ruraux. Comment n'y suis-je encore laissé prendre... ces tapis pouilleux des ~~grands~~ herbages, ces paillasons des graminées comestibles, les touffes ignoblement poilues des boqueteaux, l'érection grenue des grands arbres... Ah, le silence des champs... les eris informes de bêtes parasites, vaches agrappées au sainfoin comme des morpions dans les poils ^{d'animaux} pubiens, troupeaux ~~à l'horizon~~ larvaires ~~à l'horizon~~ au point qu'on dirait des racines sorties de terre et broutant... le son mol et malfaisant du balancement des branches, ce bruissement passif et bêlant, cette inclination constante dans le sens du vent que c'en est à vomir... la parole hurlée des travailleurs, le patois des Ruraux... et dans leurs bauges le nasillement tésé-fard... Car dans notre région, nous jouissons maintenant des bienfaits de la science cartésienne.

Durant des siècles nous avons échappés aux savants et aux touristes, ces deux aspects raisonnables et parallèles de la recherche et de l'expérience. Durant des siècles, nous n'avons connu que les hauts bienfaits de l'imagination des patriarches. Ce n'est guère que vers le milieu du dernier siècle qu'apparut parmi nous le premier inventeur, Timothée Worwass, qui découvrit

le chasse-nuage et dota notre Villa Natale d'un beau temps constant. Puis vinrent les ingénieurs des pays occidentaux et nous fûmes bientôt accablés de locomotives, de compteurs à gaz et de stylographes. Et ~~XXXX~~ ^{derrière} les locomotives vinrent les premiers touristes, pansus comme des compteurs à gaz et armés de stylographes. Il n'y a pas tellement longtemps de tout cela... quelques années de tout cela... Moi qui vous parle, je ne souviens que dans mon enfance je tétais le sein^s de ma nourrice et non un biberon stérilisé.

Je ne hais point ce déploiement spectaculaire de l'homme éperdu devant son agilité rationnelle. Que m'importe à moi qui suis sans système. Je ne déteste que cette marge de verdure qui se répand autour de notre Ville, l'albumine flasque dont ~~se nourrit~~ le jaune doit se nourrir. C'est, chez nous, derrière les pierres de nos constructions ou sur celles de nos rue que l'on peut percevoir la vie; et c'est de là qu'elle rayonne vers l'obscurité des campagnes. Ils ne font rire les Ruraux qui se croient prêts de la Nature, la servant et l'asservissant. Ils ne font rire les Ruraux qui se croient sains et normaux, primordiaux même. Ils ne font rire, car ils en ont à mille lieues, j'entends du divin de ce qui a quelque valeur pour moi.

Comment m'y suis-je encore laissé prendre... Me voici de nouveau condamné à l'unique spectacle du règne végétal étalé dans son outrecuidante candeur et au contact toujours abrupt de bipèdes et de quadrupèdes enfermés dans les limites de leur digestion. Quelle angoisse. Quel ennui. Partout jubilent des végétations partout naissent des plantes... le morose et sempiternel renouvellement des fils ^{et des filles} de la graine.





Comment n'y suis-je encore laissé prendre, pour des raisons de santé, non de la mienne qui est inaltérable, mais de celle de mon épouse enceinte née Le Busoqueux et que j'appelle Eveline. Le vieux docteur lui recommanda la vie à la campagne, et nous vîmes ici parmi les prés et les légumes. Je ne retrouve circonscrit par un horizon où s'échevèlent des arbres et par les haies des propriétaires fonciers. Dans ce cercle carrelé par le cadastre et les héritages, je n'aperçois que l'épaisse empreinte des saisons, la morsure avide d'un travail intéressé, la lente préparation des digestions futures, le solennel emmerdement de la ruralité. Que ne suis-je semblable au soleil dont l'ample intelligence laisse, sans les salir, traîner ses rayons sur ces lichens et sur ces mousses.

Et lorsqu'il (le soleil) a pris son virage quotidien semant derrière lui la nuit, je me languis et me morfonds après les valeurs de la Ville. Dans le ciel luisent les planètes et les étoiles ~~éperdues~~ éperdues de géométrie, mais du sol arable se dégagent des masses globulaires et obscures, des poches d'encre qui montent vers les cimes. La nature entière s'abîme dans un affreux marasme. Tout sombre dans l'abrutissement. Le petit grain de lumière qui fait vivre les plantes est retourné à sa source et il ne reste plus à la surface de la terre que la vertigineuse bâtisse d'ombres informes. Comment ne pas avoir peur devant cette absence de raison dénuée de toute folie? Comment ne pas être terrorisé devant ce végétal alourdissement de l'être vers une fin sans souvenir et sans spectres, sans mort et sans fantômes? Plongé dans cette ombre imbécile, l'homme horrifié ne sent même plus d'écho à sa peur.





Dans une ville, chaque pierre étincelle de l'éclat de l'esprit humain, et les menaces de la nuit sont des menaces humaines. Aux détours des chemins vous étreignent des angoisses innombrables, le fade étranglement des ~~cauchemars~~ cauchemars végétaux; au coin des rues brille le couteau de l'assassin, un couteau compréhensible que tout homme en quelques circonstances saurait manier comme un signe indiscutable. Là (où je suis maintenant), l'étouffement et le nageage, ici (là où je voudrais être) les ruisseaux écarlates d'un sang encore tout chargé de désirs et de ~~vitalité~~ vitalité. Si nos maisons sont hantées, ce sont par des dépouilles humaines, par les plaintifs reflets d'êtres de notre espèce; je ne soupçonne autour de moi qu'ombres d'ombres, épaisseurs d'épaisseurs, morves ténébreuses, ~~châtiments~~ châtiments de fumiers.

Dès que je m'éloigne d'une construction habitable où subsiste, parfois pénante, une odeur d'humanité, l'infecte frayeur qui me saisit me dégoûte à ~~jamais~~ jamais vomir des beautés naturelles. Qui donc a jamais pu croire qu'il y avait un rapport quelconque entre l'homme et son milieu, un rapport naturel. Les seules harmonies existantes, l'homme les a créées. Les points communs, l'homme seul les a touchés. Le divin sur terre, l'homme seul l'a pu recevoir. L'esprit ne souffle que là où respire l'homme, mais l'homme dégagé de ses contraintes biologiques et agricoles, l'esprit ne souffle que lorsque la nature s'efface et disparaît. L'homme ne s'accomplit que dans la ville. Ici, je ne ressens qu'effroi et servitude. ~~Je soupire~~ Je soupire après des tremblements et des fièvres qui ne peuvent éclore que dans les communautés urbaines.





Les excès de mes frères, et de feu mon père, ne m'insitèrent jamais à dévier des apparences d'une ligne moyenne dont ~~le~~ le cours médiocre vous débarrasse heureusement des inquisitions. Cadet de naissance, je n'ai jamais envié les privilèges du chiffre un. La place de premier ne me parut jamais qu'une soumission et un encadrement. Celle de dernier ne me semble pas plus désirable. Je ne ~~cherche~~ ^{pas} à reluire. ~~Moins on pense à moi, mieux je m'estime.~~ L'hypocrisie est ma voie, le secret ce que je respire. Je ne veux présenter qu'une surface plane, lisse, déchiffrable; je garde pour moi tous les dessous; et j'entends bien jouer ici sur ce mot, tel qu'il se présente, même si je ne l'emploie point dans son sens vestimentaire, le trouvant alors ridicule. Ainsi, cependant, la femme, vêtue, se présente comme première par ~~allèle~~ au mystère.

Bien évident, par ailleurs, que l'existence végétale, et tout ce qui en dépend, est dépourvue de seconde face; les racines n'ont aucune dignité particulière; une fois l'humus déblayé, la plante s'étale entière, et nue. Elle n'a rien à divulguer; elle n'est pas plus ennuyeuse, plus passive, plus stagnante; elle ne l'est pas ~~moins~~. Les maléfices qu'elle secrètera la nuit, elle les exhibe manifestes. Tous ses aspects bégaient les mêmes pléonasmes. Les grands champs à midi exhalent la même horreur qu'à minuit badigeonnés de lune. Les plantes ne mentent pas, leur apparence absorbe tout leur être comme la glèbe l'homme qui les cultive.

Précisément je n'aime pas me laisser absorber et, malin comme le homard, je cède la patte à qui veut m'entraîner. Puis elle repousse à loisir et selon ma fantaisie.



ne

Dans la Ville Natale, il suffit de quelques concessions pour pouvoir nourrir en paix mes diidimulations. Dans le monde comestible du légume et de la graine, quelle pâture leur offrir? Là-bas, chaque jour tend sa chère. La ville est ma vie, la ville est ma vertu. Que mes secrets soient conditionnés par des inventions récentes ou des modes récentes, cela n'implique de ma part aucun goût spécial pour le progrès et la nouveauté. Je l'ai déjà dit, je n'ai pas de système; en quelques cas, j'ai pu constater la malice de l'homme; en d'autres, un surprenant écho à mes désirs; en tous, la trace de son intelligence.

Cela encore, je l'ai déjà dit, il n'y a que quelques années que la Ville Natale s'est trouvée incluse dans le cycle de la modernité. L'annexion fut soudaine. Nous connûmes en même temps la locomotive et l'automobile, la téléphonie avec fil et la téléphonie sans fil, le réchaud à gaz et la lampe électrique. Nous connûmes enfin le cinématographe.

Mon frère aîné était depuis quelque temps Maire de la Ville Natale et sur la Grande Place se dressait la statue de notre Père, son corps réel et pétrifié que Pierre avait descendu des Montagnes arides. Personne n'osait plus disputer le culte du Grand Mort ni l'autorité de son fils vivant. Appelé par celui-ci à un poste familialement rétribué, je venais en conséquence de me marier. Lorsque l'une des plus vieilles maisons de la Ville Natale ayant été démolie (des Touristes se plaignirent), on construisit à sa place une salle (fauteuils rouges, écran blanc) destinée à la projection, à la visualisation et à la spectacula-sation d'images animées, dites aussi peintures mouvantes.



On invita tous les notables pour l'inauguration. J'en fus. Parmi nos concitoyens, quelques uns qui avaient voyagé expliquaient aux ~~autres~~ plus sédentaires ce qui allait de passer. Cependant lorsque la lumière s'éteignit un certain trouble tordit les coeurs; mais bientôt se déroulèrent les films, pour l'émerveillement de tous. La séance terminée, les spectateurs se dispersèrent dans la nuit vers leurs chambres, en ruminant des méfiances; un mois plus tard, personne qui ne fréquentât régulièrement ~~le Natal-Palace~~ le Natal-Palace; à l'exception peut-être des grands vieillards, des nourrissons, des infirmes.

Je dois dire que durant toute cette période je ne fus point parmi les plus enthousiastes. Les grandes productions historiques m'ennuyaient, les vaudevilles me barbaient, les comédies et les drames me rasaient, les documentaires me somnolaient. Ce qui me plaisait c'était le noir, l'entassement, la tiède odeur, ~~xxxxxxx~~ et, pour une fois, la paresse, l'engourdissement. Il faisait bon dormir après ça. Parfois, rare, une image m'exaltait; parfois, non moins rare, une autre m'indignait. Un soir, toute une série : un film sur les plantes, avec des accélérés. On prétendait les "animer", donner à l'ascension d'un pois la souplesse et la subtilité d'une tentacule de poulpe, montrer dans leur croissance la trace de délibérations. C'était ridicule. Je haïssais les épaulés. Tout ça c'était de la science, et qu'est-ce qui fait la science, sinon l'homme. Mais le végétal tout erû, perçu tel quel, qu'y puis-je voir sinon l'absence. Je ne suis pas un botaniste, mais un homme qui a plein le dos, de la nature naturelle telle qu'elle s'étale hors des villes, hors de ma Ville Natale.





Mon frère aîné, celui qui est maintenant maire, lorsqu'il revint de la Ville Etrangère, parlait toujours de la Vie grand proclamaient
vé, ~~xxxxx~~ qu'il y en avait une science, disait avoir bu aux sources de cette science. Depuis, les soucis du pouvoir lui ont bien fait oublier ces jeunes ambitions. Mais moi je ne suis pas un savant. Je suis simplement un homme qui s'ennuie loin de ce qu'il aime.

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas de système. ~~xxxxxx~~
~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ Je considèrerais volontiers par exemple qu'il y a des degrés dans l'ennui dont m'accable la vie à la campagne. Le jardin potager, faible témoin de l'intelligence humaine, me paraît préférable au chaos des forêts. Mais enfin cela ne vaut pas un trottoir avec un réverbère. Et souvent il m'arrive de préférer à la sottise complaisance des légumes comestibles la ténébreuse insolence des orties et des ronces; car avec celles-ci toutes les illusions doivent cesser. La bêtise n'en est que trop manifeste.

Singulièrement les fleurs m'inclinent aux hésitations. Tantôt j'y ~~vois~~ découvre un effort de la plante vers un aspect compréhensible par sa beauté, - la main tendue par la plante à l'homme; tantôt je n'y ~~vois~~ vois que les alcôves imbéciles d'une reproduction sans organe/ Et tantôt l'odorante expression d'une intelligence possible, et tantôt la caverne aux saupoudrements sans jouissance. Et tantôt une éme, une offrande, presque un cerveau, et tantôt le ^{et prétentieux} carnavalesque déguisement d'une existence à peine sensible.

D'ailleurs, en fin de compte, je ne soucie fort peu d'avoir ~~une~~ une opinion sur les fleurs, ou d'avoir tantôt celle-ci et tantôt celle-là, ou d'avoir celles-ci et celles-là simultanément. Il me suffit d'être conscient de mon ennui. Je



Et comment pourraient-ils entendre le moindre appel du divin, lorsque l'objet constant de leurs soins se caractérise éminemment par son athéisme; la verdure est athée. A peine connaît-elle quelques esprits obscurs et saisonniers, aveugles comme la sève, laborieux et plaintifs; malheureux génie des choux-fleurs, pauvre dieu de la pomme de terre, comme ils doivent souffrir de cette chute au plus bas de l'être apparent. Quelle pénible remontée devront-ils accomplir. Et je pâtis avec eux du poids tout terrestre de l'existence rustique.

Ma Ville, ma Ville, comme je regrette ton frémissement, ton élan, tes vacillations; tes plaisirs et tes lumières; tes solitudes et ta lucidité. h que cet été meure étranglé par les moissons et que je m'en retourne vers le dédale où ne se perdent que les êtres dénués de toute intelligence. La Ville. Nous y serons pour la Fête. Plus nombreux que jamais viendront cette année les Touristes. Beaucoup resteront tout l'hiver; ne fait-il pas tous jours beau dans notre Ville Natale? ^{Quelques uns même} ~~Certains~~ en ont fait leur lieu de résidence constant. Ces présences ont permis d'ouvrir LE XX^e SIECLE, cinéma parlant en Langue Etrangère, ainsi que certains magasins de luxe, ou tout au moins vendant des ~~objets~~ ^{habituels} ~~parures~~ dont nos femmes jusqu'alors ignoraient l'usage.

Le dégoût qu'inspirait à mon frère (aîné) la Langue Etrangère motiva pendant longtemps son refus d'autoriser toute projection de cette ordre. Mais flatté par des Touristes qui adoptèrent son Culte et que soudoyaient les commerçants en images mouvantes, il y consentit. Naturellement tous les Touristes qui adoptèrent son Culte ne furent pas ainsi intéressés; mais ceci est une autre question.



Nous fûmes donc voir des films en Langue Etrangère et de prestigieuses Etrangères, comme il n'en avait été jamais encore vu dans la Ville Natale. Nous fûmes bientôt à trouver là une qualité que ne nous offraient ni les vieilles coutumes déjà embaumées par les Touristes, ni le nouveau culte institué par mon frère. Nous trouvâmes là une distraction radicale, un détournement de rêveurs, un passe-temps acceptable. Si nous sommes justement incapables de laisser d'écouler paisiblement la durée nous débattant suffoqués au milieu de son cours comme des nageurs ^{novices} qui perdent pied, où donc pouvions retrouver cette placidité devant l'inutilité temporelle sinon dans ces salles (il y en eut bientôt plusieurs) où se ~~complicités~~ juxtaposent l'ombre et la lumière, l'image toujours reconnaissable et une langue mystérieuse. Incorporé par ailleurs à la pâte conventionnelle des apparences, il m'était enfin possible de me laisser charmer.

Les Femmes qui apparaissaient sur l'Ecran furent bientôt comparées aux Etoiles, comme elles incroyablement lointaines, comme elles manifestées par un rayon de lumière, comme elles sans souillure apparente et constamment à l'extrême de leur beauté. Aussi ne tarda-t-on pas à s'apercevoir que plusieurs jeunes gens de notre Ville étaient tombés amoureux des plus célèbres, bien qu'eux-mêmes convinssent de l'évidente absurdité de leur désir et de la folie d'un tel choix. ~~Qu'en est-il~~ D'ailleurs on découvrit bientôt qu'il n'y avait pas seulement que les jeunes gens qui se lançaient ainsi dans des amours perdues et désespérées, mais aussi la plupart des adultes et la totalité des vieillards et des adolescents.



Certains Touristes qui eussent voulu préserver la moralité de notre Ville Natale des nouveautés qu'eux-mêmes ou leurs semblables avaient introduites et auxquelles ils se complaisaient dans leurs propres cités, incitèrent ~~quwvw~~ un petit nombre de nos Concitoyens, parmi lesquels je citerai mon beau-père Le Busoqueux, Nostril l'ancien ^{le fournisseur} adjoint et Choumaque, à fonder une Ligue pour la Répression du Plaisir Solitaire; mais mon frère ayant refusé son patronage et des Touristes dégourdis ayant ridiculisé l'entreprise, et des gens posés ayant jugé ^{dangereuses} ~~danerueux~~ pour le développement commercial et touristique de la Ville Natale les activités d'une telle congrégation, celle-ci ne tarda pas ~~à se dissoudre~~ ~~à se dissoudre~~ ~~à se dissoudre~~ à dissoudre et à disparaître.

La Ligue ne se proposait pas seulement de sévir contre les images trop exaltantes du cinématographe; d'autres représentations leurs ~~parurent~~ parurent également dangereusement excitantes. On se moqua d'eux sur ce point, mais ~~si je contestais le danger,~~ ~~si je contestais le danger,~~ ~~si je contestais le danger,~~ si je contestais le danger, ~~je j'accordais,~~ je j'accordais, moi, l'excitation. Voici :

Un jour que je me promenais dans la Rue des Liqueurs, depuis quelques années l'une des plus chics ~~de la~~ de la Ville Natale, et la plus fréquentée par les Touristes, je vis ~~un~~ un nouveau magasin que je ne connaissais pas encore. Je traversai la chaussée et m'approchai non chalamment sans me douter du choc qui allait ~~à~~ atteindre. J'allais, tranquille, simplement curieux, et je ne savais pas qu'une terre inconnue allait m'être révélée. Je m'avançais non prévenu, un voile allait se déchirer. L'imprévisible me guettait, l'imprévu. Je n'avais point reconnu le nouveau déguisement de ma fatalité. Je m'approchai, regardai la vitrine et m'éloignai bientôt . Je

B.U.
17
11/02

Titubais sous la pression de mon coeur. Je sentais ma gorge délicieusement sèche, et tous les principes humides de mon corps se dirigeant en hâte vers les canaux spermaticques. Mon âme bégayait. Mes yeux étaient ivres des images qu'ils venaient de boire. Mes mains tremblaient de toute la danse que je devais contenir, et en même temps j'étais rompu ^{par les richesses} que venaient de m'asséner cette nouvelle réalité. Je souriais comme un innocent, et je murmurais oh mon dieux mon dieu.

Je renouvelais et retrouvais ainsi un émoi récent et les deux ~~sentiments~~ sentiments allaient s'entrelacer sans que je pusse tout d'abord établir la connexion qui liait les deux courants, sans que même j'y pensasse. Deux thèmes s'offraient désormais à ma quête secrète, tous deux dirigés vers la femme et cependant détachés d'elle, tous deux détachés de la nature et conditionnés par l'invention des hommes. Car je dois dire qu'à cette époque j'étais ^{tombé} amoureux de Cecile Hays.

La première fois que je la vis, je ne la remarquai même pas; ~~xxx~~ le film était ^{bon, mais} ~~xxxxxxxx~~ elle insignifiante. Ce n'est que bien après que je me souvins de cette production et reconnus l'animatrice, découvrant ainsi la calme et la première et la muette inclination, la source du fleuve qui se distingue du ruisseau sans avenir, la fécondation encore ignorée.

La seconde fois que je la vis, je la remarquai uniquement. Elle n'a que le second rôle, mais comme je la préfère. Elle chante d'une voix étreignante. A chacune de ses apparitions, je découvre un peu plus son corps, son visage, son regard; entre chacune s'étend la nuit. Je n'admire pas seulement ses jambes (qu'elle ne cache point) sa groupe (que ses robes révèlent)

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

15

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

~~sa bouche (que le sang illumine) ses yeux (qui m'éclairaient),
je ne prends de sympathie pour son rôle, et derrière lui, derrière
l'hypocrite, à cause d'elle, pour elle-même.~~

Je m'étais retiré dans la nuit, une autre nuit, ~~dans une chambre~~ ~~flottante et savonnée vers d'énormes ténèbres.~~ Je ne me sentais pas appelé par la maison, je me mis à marcher de-ci de-là au hasard de nos flues rues. Empêtré dans ^{une} obscurité sèche lui ne savait la portive, j'hésitais à ~~travaux~~ ^{une} marche encore plus longtemps, lorsqu'il ~~me vint à l'esprit le souvenir d'une~~ je me rappelai soudain que le lendemain un nouveau, un 2nd cinéma en lampes étrangères devait ouvrir. Je décidai aussitôt afin de me fixer un bit de passer devant la bâtisse; un lampadaire éclairait de côté; la rue était déserte. Un lampadaire éclairait de côté la bâtisse; et du plus loins que j'aperçus ce qui ^{dessinait} cette lumière, je me sentis tremblant sur mes jambes, et la gorge éteinte et les yeux arrondis. De ce soir-là on avait ^{sorti} ~~affiché~~ les premières affiches du spectacle qui devait commencer le lendemain - ces affiches, j'en étais sûr maintenant, j'en fus certain, immobile sous le lampadaire, immobile et béant, ces affiches représentaient Cécile Hage, vedette du prochain film; une Cécile Hage vêtue d'une sorte de maillot ^{collant} de soie noire ~~et~~ ^{et} orné sur la cuisse ^{gauche} d'un papillon ~~qui~~ ^{Derrière} elle s'allumait l'incendie d'une ~~ville~~ ^{brade} ville. ~~Je~~ ^{me} ~~fixais~~ ^{fixais} ~~les contours de ses jambes, la courbe de ses cuisses~~ ^{me fixais ainsi libre;} ~~son visage~~ Je décollais ~~soigneusement~~ du papier pour la fixer en moi. Je l'ingurgitais. Je détachais cette beauté déjà ^{libérée} ~~détachée~~ d'une présence réelle pour me l'involer, pour me l'insérer, pour ni en nourrir, pour ni en brûler. Réelle, vivante, sa chair - là-bas en Terre d'éternité elle se réalisait et vivait, charnelle.

Les champs, ces champs, je les enfume! Je les enfumerais plutôt si je ne savais
 si'ils ne s'enfument d'excretions. Comme les chiens les champs mangent
 de la crotte - c'est la nature! Pwah! la Nature! Pwah pwah!! Heureuse-
 ment que l'homme n'est pas naturel. Quelle vie d'immondices, devrait on
 mener si l'on était naturel. Et ces champs rappellent l'homme - où sa
 nature naturelle, ils s'agrippent à lui, le rattrapent, l'abaissent, lui
 collent le nez dans la boue fétide d'où surgissent les choux. Beuh...

Je ne suis pas fait pour cette vie. là. Heureusement, heureusement que
 l'on a construit des villes, Heureusement-heureusement que l'on a recon-
 struit les rues de pavés et d'asphalte, et que l'on y jette la pureté anti-
 naturelle jusqu'à rachasser les mauvaises herbes qui ~~pullulent~~ tentent
 de pousser entre les interstices des carrelages. On a aussi inventé la
 banlieue, pour les impurs, pour fuir au centre des cités enfin. L'esprit purse
 de délivrer de ses attaches biologiques.

J'attends, j'attends mon retour avec impatience. Bientôt ils seront finis
 ces champs, ces frs, ces bois - je ne sais lesquels m'agacent le plus. Car si
 les premiers portaient la boue humaine sortent ainsi de leur animalité,
 les derniers ont comme une ~~odeur~~ de sang préférable à la servilité.
 Qu'importe d'ailleurs. Je me sers peu de choisir entre différentes in-
 mités. ma vie d'abstraction s'accommode peu - mal des réalités ~~lotes~~
~~affreux~~ sylvestres qui astronomiques. Ce n'est pas entre deux horizons sans
 cité que je ~~trouve~~ ^{trouve} _{me}. Il me faut la beauté - non cette beauté charnelle
 qui touche encore à l'animal - mais la beauté comme statue, la beauté
 de la femme comme statue. Et cette beauté non noire quelconque, mais
 spécifique.

Le moulé a remplacé le drapé. Ce ne sont plus les plis d'amples étoffes
 qui exalte la beauté féminine, mais la forme soulignée au plus près de
 son exactitude, et corrigée. C'est à dire ~~les~~ ^{les} principes d'une règle
 intellectuelle: le soutien, la gorge, le bas de sorte manifestent
 clairement cette évidence, et attirent ~~les~~ ^{les} charmes. Et les mits

Jeve ainsi à la dignité du déshabillé. Svelte, force, souplesse, grâce, ces vertus relèvent de l'exactitude et de la pureté des lignes, ~~la science~~ Contre la dentelle, les fanfreluches et les baleines, l'art ici économise ses moyens; et se rend digne par l'artificiel et réduit la vulgarité. ~~De ~~voyelle~~ ~~de~~ ~~voiture~~, ~~de~~ ~~voiture~~~~ il célèbre la beauté du corps féminin en se défontant toute fioriture, en supprimant les bouillonnements du rococo. La femme en tant qu'inoce et modeste irradie des réalités ~~et~~ même ainsi à une conception vivante de la soi-disant abstraction. Et les échanges entre la vie prosaïque palpitante et le domaine de l'intelligence se manifeste ainsi par ces rapports établis entre la chair et l'image de la Nouvelle Statue.

Cécile Hays — Je m'imagine pas' elle ~~gante~~ gante son corps selon ces immortels principes. Quels futurs d'elle proposera-t-on cet hiver à mon avidité? Quelles nouvelles images d'elle viendront s'enterrer en mon âme y vivre la vie des fantômes? La boutique scandaleuse affichera encore ses photos de modèles. Et comme les Étaites, et comme les Modèles, étincelleront en moi les riches lumières des Réalités décapées de leurs Contingences, retournant vers leur origine, me traversant de leur feu sur leur passage, jusqu'à ce que moi-même me concentre en un dernier ~~éclat~~ éclat.

L'hiver passera, heureux s'elle vient, sinon plus mnémonique. Puis viendront les beaux jours et la Fête et le jeu de Printemps qui toujours me répugna par ses allusions végétales. Puis viendra le nouvel été.

Ma mère terre je t'abandonne, mon père ciel et constelle.

